Voyage au centre de la terre

Arrière du livre:

Otto Lidenbrock , professeur de sciences à Hambourg découvre par hazard l’étrange secret laisse par un autre savant, islandais, du XVIe siècle: le chemin qui mène au centre de la Terre. Il met aussitôt sur pied une expédition et, accompagné de son neveu Axel, Il part pour l’ Islande. Là, ils pénètrent dans un olcan, débutde la descente dans le ventre mystérieux de la Terre… un voyage fantastique commence, marqué de rencontres étranges.

A propos de l’ecrivain :

Jules Verne naît le 8 février 1828 à Nantes, dans une famille bourgeoise. Il fait des études de droit à Paris, mais bien vite il est attiré par la littérature. Il écrit pour le théâtre, pour l’opéra…. Étudie pour son Plaisir les mathématiques, la physique, la géographie, les sciences… écrit plusieurs romans et crée un genre nouveau: le roman scientifique d’anticipation. En 1863, il publie cinq semaines en ballon, le premier des cent un volumes de Voyages extraordinaires dans les mondes connus et inconnus. Grâce à ses romans, Jules verne nous fait voyager dans le monde entier. Le tour du monde en quatre-vingt jour (bekendste werk), Les enfant du capitaine grant, Michel strogoff, mathias sandorf… nous emmènent sur les différents continents. Les aventures en mer sont les lus nombreuses: L’île mystérieuse, un capitaine de quinze ans. Vingt mille lieues sous le mers….. (zijn verhalen spelen zich vaak op andere continenten of op zee af) Voyage au centre de la Terre, De la Terre à la lune… nous entraînent dans des mondes mystérieux et inaccessibles. À travers tous ses romans, il nous fait partager sa passion de l’inconnu et de la découverte. Il meurt en 1905. Le XIXe siècle est le siècle des grands romans et des grands romanciers. Jules Verne est le contemporain de Balzac, Alexandre Dumas père, Flaubert, Maupassant, Stendhal, Zola, Dickens, Tolstoï, Dostoïevski… Dans la seconde moitié du XIXe siècle, les sciences d’observation, la physique, l’histoire naturelle… sont très à la mode en France. Les Français, qui voient naître la radio, les rayons X, le cinéma, l’automobile…, aspirant à la connaissance à travers les faits. Cette tendance se retrouve également dans les romans qui deviennent plus réalistes. Jules Verne se sert des découvertes des savants de son époque et crée un nouveau genre littéraire: le roman scientifique d’anticipation. Voyage au centre de la Terre paraît en librairie en 1864.

Chapitre 1 :

Mon oncle, le professeur Lidenbrock vient de rentrer chez lui, au numéro 19 de Köngstrasse, qui est l ; une des plus anciennes rues du vieux quartier de Hamburg. – déjà, M. Lindenbrock ! dit Marthe, la bonne, étonnée, en ouvrant la porte. – oui, marhte : mais le dîner a le droit de ne pas être cuit, car il est deux heures seulement. Et le maître de maison, traversant la salle à manger, entre rapidement dans son bureau. Puis il m’appelle : - Axel, viens ! Otto Lidenbrock est professeur de sciences et c’est un véritable savant. C’est un homme grand, maigre, blond et qui a une très bonne santé. Mon oncle est riche. La maison est à lui. Sa nièce Graübe, une jeune fille de dix-sept ans. La bonne et moi-même habitons avec lui. (4 pers in 1 huis) je l’aide dans ses expériences et je dois reconnaître que j’aime beaucoup les sciences géologiques. Je vais donc dans son bureau. Mon oncle est assis dans son fauteuil et il tient entre ses mains un livre qu’il regarde avec la plus profonde admiration. – quel livre ! quel livre ! dit- il. Eh bien ! Tu ne vois donc pas, Axel ? Mais c’est un trésor inestimable que je viens de trouver dans la boutique du juif Hevelius. Je réponds avec un faux enthousiasme : Magnifique ! En effet, à quoi bon tout ce bruit pour un bouquin jaunâtre ? – Et quel est le titre de ce merveilleux volume ? – cet ouvrage, me répond mon oncle, c’est l’Heims-Kringla de Snorre Turleson, le célèbre auteur islandais du douzième siècle ! c’est la chronologie des princes norvégiens qui ont régné en Islande ! à ce moment-là, un parchemin sale glisse du bouquin et tombe à terre. – Qu’est-ce que c’est ? demande mon oncle. Et, en même temps, il déplie soigneusement sur table un morceau de papier sur lequel sont inscrits des caractères bizarres. Le professeur considère cette série de caractères, puis il dit en enlevant ses lunettes : - c’est du runique, mais… qu’est-ce que cela peut bien signifier ? à ce moment-là, la bonne Marthe ouvre la porte en disant : - la soupe est servie. – Au diable la soupe, crie mon oncle, et celle qui l’a faite et ceux qui la mangeront ! Marthe s’enfuit et je cours m’asseoir à ma place habituelle dans la salle à manger. J’attends quelques instants mais le professeur ne vient pas. C’est la première fois qu’il manque au dîner. Et quel dîner, cependant ! j’en suis au dessert lorsque mon oncle m’appelle. Je vais aussitôt dans son bureau. – c’est du runique, dit le professeur. Mais il y a un secret et je le découvrirai… Mets-toi là, ajoute-t-il en me montrant la table, et écris. Je vais te dicter chaque lettre de notre alphabet qui correspond à l’un de ces caractères islandais. Nous verrons ce que cela donnera. Et la dictée commence à la fin, mon oncle prend la feuille sur laquelle je viens d’écrire et il la regarde longtemps avec attention. Il se parle à lui-même : - ces lettres sont mélangées, mais si je les mets dans le bon ordre, elles signifient forcément quelque chose. Puis il prend le livre et le parchemin et les compare. – Ces deux écritures ne sont pas de la même personne, dit-il. Ce papier est postérieur au livre. Peut-être que celui qui a écrit ce parchemin a mis son nom en quelque endroit. Mon oncle enlève ses lunettes, prend une loupe et regarde soigneusement les premières pages du livre. Sur la seconde page, il découvre une sorte de tache d’encre. Cependant, en regardant de près, on distingue quelques caractères à demi effacés. À l’aide de sa loupe, il finit par reconnaître les signes. – Arne Saknussemm ! dit-il. C’est un nom islandais, celui d’un savant du seizième siècle. Et il a sûrement caché sous ces signes une surprenante invention. J’aurai les secret de ce document, et je ne prendrai ni nourriture ni sommeil tant, que je ne l’aurai pas deviné. Ni toi non plus Axel ! – heureusement que je viens de dîner copieusement ! c’est ce que je pense. – d’abord, il faut trouver la langue utilisée par ce Saknusseumm. C’était un savant, donc, s’il n’ écrivait pas dans sa langue maternelle, il devait choisir de préférence la maternelle, il devait choisir de préférence la langue utilisée par les savant du XVIe siècle : ceci est donc du latin. Regardons bien cette feuille. Mon regard vient de se poser sur un portrait suspendu au mur, le portrait de Graüben. Nous sommes fiancés mais mon oncle ne le sait pas. Graüben est une charmante jeune fille blonde aux yeux bleus et je l’adore…. Mon oncle, frappant la table du poing, me ramène soudain à la réalité. – Axel, écris la phrase que tu veux sur ce papier. Mais au lieu de disposer les lettres à la suite les unes des autres, mets-les successivement par colonnes verticales, de manière à les grouper en nombre de cinq ou de six. Je comprends tout de suite en j’écris de haut en bas : JmneGe eetrn t’ bmia ! aiatü iepeb – Bon, dit le professeur sans lire. Maintenant, dispose ces mots sur une ligne horizontale. J’obéis et j’obtiens la phrase suivante : JmneGe ee, trn t’bmia ! aiatü iepeb - parfait ! dit mon oncle en m’arrachant le papier des mains. Pour lire la phrase que tu viens d’écrite et que je ne connais pas, je dois prendre successivement la première lettre de chauqe mot, puis la deuxième, puis la troisième, ainsi de suite. Et mon oncle à son grand étonnement, et surtout au mine lit : je t’aime bien, ma petite Graüben ! – Hein ! fait le professeur. Ah tu aimes Graüben ! Bon, faisons la même chose avec le document. Oui, sans m’en douter en amoureux maladroit, je viens d’écrire cette phrase compromettante…. Heureusement, mon oncle qui ne pense qu’à son parchemin, a déjà oublié mes imprudentes paroles. Il reprend le document et ses doigts tremblent. Il paraît sérieusement ému en me dictant une série de lettres qui forment des mots sans aucun ses apparent. Moi aussi je suis ému, je l’avoue, et j’attends donc la traduction de ces mots. – Ce n’est pas cela ! Crie on oncle en donnant un violent coup de poing sur ta table cela n’a pas de sens ! Puis, descendant l’escalier à toute vitesse, il sort de la maison et disparaît dans Köningstrasse.

Chapitre 2 :

Je reste seul dans le bureau de mon oncle. L’affaire du vieux document me préoccupe. Je me répète sans cesse : - Qu’est-ce que cela signifie ? Je cherche à grouper les lettres de manière à former de mots. Impossible. Je n’obtiens rien d’intelligible. Les lettres semblent changer de place sur le papier. J e manque d’air. Machinalement, je m’évente avec la feuille se présentent successivement à mes regards et soudain, je crois voir apparaître de mots latins entre autres craterem, et terrestre ! une lueur se fiat dans mon esprit , et je viens d découvrir la loi du chiffre. Le professeur avait raison et, sans hésiter, je prononce à haute voix la phrase entière. Mais quelle stupéfaction ! Quelle terreur ! quoi, un homme a eu assez de courage pour entrer !... – Ah ! mais non ! mais non ! Mon oncle ne le saura pas ! Il voudrait tenter un semblable voyage ! rien ne pourrait l’arrêter, et il m’emmènerait avec lui et nous ne reviendrions jamais ! Je suis très excité . Il y a un peu de feu dans la cheminée. Je suis sur le point de jeter le parchemin dans le feu lorsque mon oncle entre dans la pièce. Il paraît profondément absorbé et se met à travailler sans parler, pendant trois longues heures. Il refuse de souper et moi, je m’endors. Lorsque je me réveille. Le lendemain matin , il est encore au travail. Il a les visage pâle et les yeux rouges. Il e fait pitié mais je ne veux rien dire. – Non , non, je ne parlerai pas ! Il voudrait partir aussitôt , je le connais. Non, je garderai le secret ! Le temps passe et cela devient insupportable. Il est déjà deux heures et nous sommes toujours enfermés dans le bureau. Finalement, je décide de lui dire ce que j’ai découvert et je lui donne la feuille de papier sur laquelle j’ai écrit en luis disant :- Mon oncle ! tenez, voici la clef du document. Lisez ! – Cela ne signifie rien ! répond mon oncle. – rien si vous commencez par le commencement, mais si vous commencez par la fin.. Je n’ai pas le temps de terminer la phrase ; le professeur pousse un cri car il vent de comprendre ce que je veux dire. Il regarde la feuille de papier avec attention et, la voix émue, il lit le document tout entier qui peut être traduit ainsi : Descends dans le cratère du Yocul de Sneffels que l’ombre du Scartaris vient caresser avant juillet, voyageur courageux, et tu arriveras au centre de la Terre. Ce que j’ai fait. Arne Saknussemm. – quelle heure est il ? demande mon oncle. – trois heures. – Je meurs de faim. A table. Puis ensuite…. – ensuite ? –ensuite, tu feras ma malle. Et la tienne ! Je sors pour faire une promenade et marcher le long du fleuve. Et, en me promenant, je rencontre ma petite Graüben. – Axel ! comme je suis contente de te rencontrer ! puis, voyant mon air inquiet : - qu’as-tu donc ? dit-elle en me tendant la main. Je la mets rapidement au courant de la situation. Elle garde le silence pendant quelques instants puis elle dit : - Axel ! ce sera là un beau voyage. Un voyage digne du neveu d’un savant. – quoi ! Graüben , cela ne te semble pas une folie ? – Non cher Axel, et si je pouvais, j’aimerais même vous accompagner. Nous continuons notre chemin en nous tenant par la main. Et je pense qu’après tout, le mois de juillet est encore loin et d’ici là, bien des choses peuvent se passer et empêcher le voyage de mon oncle. Lorsque nous arrivons à la maison, il fiat nuit. Mais ,on oncle n’est pas couché. Il crie et s’agite au milieu d’un groupe de personnes qui apportent des marchandises devant la maison. - Mais viens donc, Axel ; dépêche-toi ! crie-t-il en me voyant. Ta malle n’est pas faite, mes papiers ne sont pas en ordre et j’ai perdu la clef de mon sac de voyage. Je suis stupéfait. – Nous partons donc ? – Oui, mon garçon après-demain matin, à la première heure. Je passe une nuit affreuse. Le lendemain, j’entre dans le bureau du professeur avec Graüben. – Mon oncle, c’est bien décidé ? Nous partons ? Mais nous ne sommes que le 26 mai et jusqu’à la fin du mois de juin…. – Mais, ignorant, l’Islande est loin et, de Copenhague à Reykjavick il n’y a qu’un départ le 22 de chaque mois ; si nous attendons le 22 juin pour partir, nous arriverons trop tard pour voir l’ombre du Scartaris caresser le cratère du Sneffels ! Il faut donc arriver à Copenhague le plus vite possible et chercher ensuite un moyen de transport. Va faire ta malle ! Je remonte dans ma chambre pour préparer ma malle. Pendant toute la journée, des marchands d’instruments de physique, d’armes, d’appareils électriques… viennent à la maison. – Est-ce que monsieur est fou ? me demande la bonne Marthe. – Je crois que oui. – Et il vous emmène avec lui ? – oui. – Où cela ? J’indique du doigt le centre de la Terre. –À la cave ? demande la vieille servante. – Non, plus bas ! Le matin du départ pour Copenhague, je me réveille à cinq heures et je descends à la salle à manger. Mon oncle est à table. Graüben est aussi. À cinq heures et demie, une grande voiture arrive ; elle va nous conduire à la gare. Je serre Graüben dans mes bras. – Va, mon cher Axel, me dit-elle, tu quittes ta fiancée, mais tu trouveras ta femme au retour. Puis la voiture part.

Chapitre 3 :

Nous prenons le train , puis le bateau et encore le train. Et nous arrivons enfin à Copenhague. Mon oncle a une lettre de recommandation pour le professeur Thomson, le directeur du Musée des Antiquités du Nord. Mon oncle lui dit que nous voulons visiter l’Islande et il nous aide à trouver un bateau pour Reykjavick. Le bateau ne doit partir qui quelques jours plus tard et nous en profitons pour visiter la ville. Pendant nos promenades, un clocher assez élevé attire l’attention de mon oncle. – Montons, dit mon oncle. – Mais, le vertige ? - Justement, il faut s’y habituer, me répond mon oncle. Un gardien nous donne la clef et nous commençons à monter. Lorsque j’arrive en haut du clocher, la tête me tourne et j’ai mal au cœur. Mon oncle m’oblige à regarder, à me tenir droit, et ma première leçon contre le vertige dure une heure. – Nous recommencerons demain, dit mon oncle en redescendant. Je refais cet exercice pendant cinq jours et je dois dire que je fais des progrès. La veille de notre départ, Monsieur Thomson nous donne des lettres de recommandation pour le gouverneur de l’Islande, pour le maire de Reykjavick et pour l’évêque. Le 2 juin, à six heures du matin, nous partons de Copenhague et, quelques jours plus tard, après un voyage sans problème, nous arrivons à Reykjavick. Et là, mon oncle me montre une haute montagne couverte de neige. – Le sneffels ! me dit-il. Le gouverneur de l’île, monsieur le baron Trampe, nous accueille, lit les lettres de Copenhague, et se met entièrement à notre disposition. Nous rencontrons aussi le maire et enfin monsieur Fredriksson, professeur de sciences naturelles, chez qui nous allons habiter pendant quelques jours. – Monsieur Fridriksson, dit mon oncle, est-ce que vous possédez le ouvrages anciens d’Arne Saknussemm ? – Arne Saknussemm ! Vous voulez parler de ce savant du seizième siècle ? Non, nous ne les avons pas ! Ses ouvrages n’existent ni en Islande ni ailleurs parce que, en 1573, ils ont été brûlés à Copenhague. – Tout s’explique, dit mon oncle, et je comprends pourquoi Saknussemm a été obligé de cacher sa découverte dans un papier secret… - J’espère que vous n’allez pas quitter notre île sans visiter ses montagnes, ses glaciers et ses volcans qui sont peu connus. Voyez cette montagne qui s’élève au fond : c’est le Sneffels. C’est un volcan intéressant et on visite rarement son cratère… -Eh bien, répond mon oncle, j’ai bien envie de commencer mes études par ce volcan. Il faudra un guide pour nous accompagner. – Demain je vous présenterai un guide très bien. C’est un chasseur habile et vous serez content de lui. Le Lendemain, nous faisons la connaissance du guide. C’est un Islandais de haute taille, fort, intelligent, tranquille et silencieux. Il s’appelle Hans Bjelke. Le départ est fixé au 16 juin. Hans doit nous conduire jusqu’au pied du volcan. Avant le départ, nous préparons tout ce que nous devons emporter : des instruments scientifiques, des armes, des outils, de la nourriture, des médicaments… Le jour du départ arrive enfin.

Le voyage se fait sans problème. Une fois arrivés au pied du volcan, la route devient plus difficile et il faut faire très attention pour ne pas tomber. Le sommet du Sneffels semble très près et pourtant, nous marchons de longues heures avant d’arriver ! Mon oncle est à côté de moi et m’aide. Enfin, à onze heures du soir, en pleine obscurité, nous arrivons au sommet du volcan et nous nous installons pour passer la nuit. Le lendemain, j’admire le spectacle qui s’offre à mes yeux. Le cratère du Sneffels mesure un demi- lieue de diamètre. Il est facile d’imaginer le spectacle lorsqu’il est plein de bruits et de feu… Nous reprenons la route et, enfin, nous arrivons. Il est midi. Soudain, mon oncle pousse un cri. – Axel ! Viens, viens vite ! Regarde ! Sur un rocher, il y a des caractères runiques, à moitié effacés le temps. - Arne Saknussemm ! dit mon oncle. Il n’y a plus de doute ! Au fond du cratère il y a trois cheminées, trois routes possibles. Une seule a été suivie par le savant du seizième siècle ; on la reconnaîtra facilement car l’ombre du Scartaris doit indiquer le bord de la cheminée pendant les derniers jours de juin. C’est ce que dit le parchemin. Mais le lendemain, le ciel est gris et mon oncle est en colère car s’il n’y pas d’indication. Nous sommes le 25 juin et si le soleil ne revient pas avant le 30 juin, il faudra refaire le voyage une autre année. Le 26 et le 27, il neige. Mais le dimanche 28, le soleil fait son apparition et l’ombre du Scartaris commence à se dessiner doucement sur le bord de la cheminée du milieu. – C’est là ! dit le professeur, c’est là ! En avant !

Chapitre 4 :

Le véritable voyage commence. Maintenant, les difficultés vont être plus fortes que la fatigue. Je m’approche de la cheminée du milieu pour voir le trou dans lequel je vais descendre et j’ai le vertige. Heureusement qu’une main me retient et m’empêche de tomber : celle de Hans. Mon oncle déroule une corde grosse comme le pouce et longue de quatre cents pieds. Il enroule une partie autour d’un rocher de lave et jette l’autre moitié dans la cheminée. Maintenant nous pouvons descendre. Hans réunit les paquets qui ne sont pas fragiles et les fait tomber dans la cheminée. Nous attachons les autres sur notre dos et la descente commence dans cet ordre : Hans, mon oncle et moi. Il est une heure. Nous descendons pendant des heures et es heures. Toutes les demi-heures, nous nous arrêtons un quart d’heure pour nous reposer et il est presque onze heures lorsque mon oncle dit : - Nous sommes arrivés au fond de la cheminée. Soupons maintenant puis dormons. Nous continuerons demain. Nous nous réveillons à huit heures du matin et il y a assez de lumière pour voir ce qu’il y a autour de nous. Le déjeuner terminé, mon oncle dit : - Maintenant, nous allons entrer vraiment dans la partie la plus profonde de la Terre. Notre voyage au centre de la Terre commence véritablement. Mon oncle et Hans portent tous les deux un appareil qui donne un assez vive lumière. Nous entrons dans une galerie qui part du fond de la cheminée. Je consulte souvent la boussole qui indique toujours la direction du sud-est. Le thermomètre continue de marquer dix degrés et la chaleur n’augmente pas. Le soir, vers huit heures, nous arrivons dans une sorte de caverne et le professeur nous dit de nous arrêter. Hans s’assoit. –D’après mes observation, dit mon oncle nous sommes arrivés à dix mille pieds au-dessous du niveau de la mer. – Est-ce possible ? – Oui, ou alors les chiffres ne sont plus les chiffres. Cependant, la température, qui devrait être de quatre-vingt-un degrés à cet endroit, est de quinze à peine. Le lendemain, mardi 30 juin, nous continuons la descente. À midi dix-sept minutes, nous sommes au milieu d’un carrefour d’où partent deux autres routes, sombres et étroites. Laquelle devons-nous prendre ? Nous prenons la route de l’est. Nous marchons tout l’après-midi et, à six heures du soir, mon oncle nous ordonne de nous arrêter. Nous mangeons sans trop parler et nous nous endormons. Le lendemain, mercredi, nous reprenons la route qui, au lieu de descendre, reste horizontale. Je le fais remarquer à mon oncle mais il préfère continuer. – Si nous continuons, mon oncle, nous pouvons avoir un problème important. – Lequel ? – Le manque d’eau. En effet, notre provision d’eau peut durer trois jours encore et nous avons peu de chance de trouver une source dans cet endroit. Pendant trois jours nous marchons sans parler à peine. Et le samedi soir, à six heures, un mur se présente à nous. À droite, à gauche, en haut, en bas, il n’y a aucun passage. –Eh bien, tant mieux ! dit mon oncle. Je sais au moins que nous ne sommes pas sur la route de Saknussemm. Maintenant, il faut revenir en arrière. – Oui, je réponds, si nous en avons la force. – Et pourquoi non ? – Parce que, demain, nous n’aurons plus d’eau. Le lendemain, le départ a lieu de grand matin. Nous sommes à cinq jours de marche du carrefour. Le chemin de retour est long et difficile. Le deuxième jour, nous n’avons presque plus d’eau et nous marchons avec peine. Enfin, le mardi 8 juillet, nous arrivons à demi morts au carrefour. Je tombe sur le sol et je m’endors. Au bout de quelque temps, mon oncle s’approche de moi et me soulève entre ses bras. – Pauvre enfant ! dit-il. Il prend la gourde qui est à côté de lui et il l’approche de ma bouche. – Bois, me dit-il. Et il la vide entre mes lèvres. Cette eau vient apaiser mes lèvres en feu et me redonne vie. – Merci, merci, mon oncle ! La descente recommence, cette fois par l’autre route. Je souffre beaucoup et nous n’avons pas d’eau. Il est huit heures du soir, mon oncle marche en avant. Soudain je pousse un cri et je tome. Mon oncle revient sur ses pas, me regarde et dit : - Tout est fini ! Lorsque j’ouvre les yeux à nouveau, Hans et mon oncle dorment. Quelques heures passent. Il y a silence impressionnant autour de nous. Soudain je crois entendre un bruit et il me semble voir l’Islandais qui disparaît, la lampe à la main. Est-ce que Hans nous abandonne ? Je veux crier pour réveiller mon oncle mais je ne peux pas.

Chapitre 5

J’entends enfin un bruit de pas. Hans revient. Il s’approche de mon oncle et le réveille doucement. Mon oncle se lève et demande ce qui se passe. – Vatten ! répond le guide. Il faut croire que la douleur nous rend capable de comprendre toutes les langues car je crie : - De l’eau ! De l’eau ! Nous repartons aussitôt et, une heure plus tard, nous avons fait mille toises et descendu deux mille pieds. J’entends un bruit que je n’entendais plus depuis très longtemps. ; Il court dans le mur. – Il n’y a pas de doute, dit mon oncle. Un fleuve coule près de nous. Hans s’arrête à l’endroit où le bruit est le plus fort, met son oreille contre la pierre et écoute avec attention. Puis, il fait un trou dans le mur et, après une heure de travail, l’eau apparaît enfin avec force. Hans pousse en cri de couleur. Je comprends pourquoi lorsque je touche l’eau ; elle est bouillante ! – De l’eau à cent degrés ! – Eh bien, elle refroidira, me répond mon oncle. Enfin je peux boire et je bois sans m’arrêter. Puis nous dormons. Le lendemain, nous continuons à marcher. Mon oncle regarde toujours avec attention sa boussole. La direction est toujours sud-est. Mon oncle pense que nous devons être à trente lieues au sud-est de Reykjavick et à deux lieues et demie sous terre. Sous nos pieds s’ouvre alors un immense trou profond et étroit. Nous descendons avec l’aide des cordes, mais nous devons nous arrêter tous les quarts d’heure pour nous reposer et boire un peu. Le 8, le chemin se fait plus facile. Le 15 nous sommes à cinquante lieues environ du Sneffels. Toutes les heures, mon oncle marque les indications de la boussole, du thermomètre et des autres instruments. Lorsqu’il me dit que nous sommes à une distance de cinquante lieues, je pousse un cri. – Qu’est-ce que tu as ? me demande mon oncle. – Si vos calculs sont exact, nous ne sommes plus sous l’Islande, mais sous la mer ! – Mais c’est tout à fait naturel ! – Quoi ? Nous voyageons sous l’Atlantique ? – Parfaitement. Et je pense que nous sommes à seize lieues de profondeur. –Seize lieues de profondeur. – Seize lieues ! Mais c’est la limite donnée par les savants à l’épaisseur de l’écorce terrestre. Et puis, suivant la loi de l’accroissement de la température, il devrait y avoir ici une température de quinze cents degrés. – Tu vois que ce n’est pas le cas et que les faits viennent démentir la théorie. Qu’indique le thermomètre ! – Vingt-sept degrés. –Donc, l’accroissement de la température est une erreur – À l’endroit où nous sommes, le rayon de la Terre est de quinze cent quatre-vingt-trois lieues. Nous avons fait seize lieues en vingt jours. Si nous continuons ainsi, nous allons mettre deux mille jours, ou cinq ans et demi, pour descendre jusqu’au centre de la Terre.

Chapitre 6 :

Pendant quelques jours, nous continuons à descendre vers le centre de la Terre. Ce sont des descentes dangereuses, et l’adresse et le calme de Hans nous sont tr1es utiles. Il ne se passe rien d’important pendant les deux semaines suivantes. Je ne trouve dans ma mémoire qu’un seul événement grave : le 7 août, alors que nous étions à deux cents lieues de l’Islande, je me suis tout à coup aperçu que j’étais perdu. Alors j’ai perdu la tête : j’ai crié, j’ai couru, je suis tombé et je me suis évanoui. Lorsque j’ai repris connaissance, j’étais couché sur une couverture et mon oncle me tenait le main. – Il vit ! il vit ! disait-il. – Quelle heure est-il, mon oncle ? Et quel jour sommes-nous ? C’est aujourd’hui dimanche 9 août et il est onze heures du soir. Le lendemain, à mon réveil, je regarde autour de moi. Je suis dans une caverne couverte de sable fin. Il n’y a pas de lampe allumée mais cependant il y a de la lumière. Et j’entends le bruit de la mer. Je suis surpris et je me demande si ce que je vois et ce que j’écoute existe bien. – Bonjour, Axel, dit le professeur en entrant. Je vois que tu vas bien. - Mais oui, mon oncle. – C’est normal ; tu as beaucoup dormi et Hans t’a bien soigné. Tout en parlant, mon oncle prépare le repas. Je mange avec appétit et lui pose beaucoup de questions. – Mes bras et mes jambes sont intacts ? – Certainement. – Et ma tête ? – Ta tête est parfaitement à sa place. – J’ai peu d’être fou car je vois la lumière du jour et j’entends le bruit de la mer. – Ah ! Ce n’est que cela ? – Sortons, mon oncle ! – Non, Axel ! Le grand air pourrait te faire du mal . – Le grand air ? – oui, le vent est fort. Repose-toi, demain nous partirons en mer. La mer ? Je suis surpris. Je m’habille rapidement et je sors de la caverne. Mes yeux ne sont plus habitués à la lumière. – La mer ! Je suis surpris de la voir. – Oui, la mer Lindenbrock, dit mon oncle. J’ai découvert cette mer et j’ai donc le droit de lui donner mon nom. C’est un véritable océan, désert et sauvage. Mes yeux se promènent sur cette mer. La lumière est brillante. Au-dessus de ma tête, le ciel semble fait de grands nuages, et me semble très lourd. À cinq cents pas, il y a une forêt. Elle est faite d’arbres assez hauts, à la forme bizarre. Nous nous approchons. – c’est une forêt de champignons, dit mon oncle. Il ne se trompe pas. Ce sont des champignons blancs, hauts de trente à quarante pieds et il y en a des milliers. Je suis un peu fatigué et je vais m’asseoir. Je regarde la mer. Puis nous reprenons le chemin et allons dormir dans la caverne. Le Lendemain, je me réveille complètement guéri et je vais prendre un bain dans la mer. Mon oncle m’accompagne. – Où sommes-nous, mon oncle ? – Horizontalement, à trois cent cinquante lieues de l’Islande. Je suis sûr que je ne me trompe pas beaucoup. – Et à quelle profondeur sommes-nous ? – À trente-cinq lieues de profondeur. – Qu’allons-nous faire maintenant ? – continuer notre voyage, sur la mer cette fois. Hans est en train de faire un solide radeau. Viens, tu vas voir. Le lendemain, le radeau est terminé. Il a dix pieds de long sur cinq de large. Le 13 août, nous nous réveillons de bonne heure et, à six heures, nous partons. Sur le radeau nous emportons les instruments, les armes, de l’eau et des aliments. Depuis notre départ, mon oncle m’a demandé d’écrite un journal. Voici ce que j’écris. Vendredi 14 août : Hans pêche un poisson. Le professeur le regarde attentivement. – Ce poisson appartient à une famille de poissons qui n’existe plus depuis des siècles, dit-il. En deux heures nous prenons beaucoup de poissons. Et tous les poissons que nous prenons ont cette même caractéristique : ils n’existent plus depuis plusieurs siècles. Samedi 15 août : la mer, toujours la mer… Dimanche 16 août : rien de nouveau même temps. Pour mesurer la profondeur de cette mer, mon oncle fiat descendre dans l’eau une barre de fer attachée à une corde. Lorsqu’il la remonte, Hans me fait remarquer es traces sur la barre. – Tänder ! dit-il. Je ne comprends pas. Alors il ouvre et ferme bouche plusieurs fois et me fait comprendre sa pensée. – Des dents ! Oui, ce sont bien des dents qui marquent la barre de fer. Cet animal doit avoir une force extraordinaire… Je regarde de la mer, effrayé. J’ai peur de voir apparaître un monstre…. Mardi 18 août : Hans nous montre du doigt quelque chose de noir qui monte et qui descend. Et nous voyons apparaître différents poissons d’une faille gigantesque. Ils ont des dimensions surnaturelles et peuvent détruire le radeau en un instant. Impossible de fuir. Ils s’approchent du radeau. Nous avons très peur et nous ne pouvons pas parler. D’un côté il y a un crocodile, de l’autre un énorme serpent long de trente pieds. Ils sont à cinquante toises du radeau. Ils se précipitent l’un sur l’autre et leur fureur les empêche de nous voir. Le combat commence. Nous voyons parfaitement le deux animaux. Ce sont deux monstres de océans primitifs. L’œil du crocodile est aussi gros que la tête d’un homme. Sa mâchoire est énorme et, d’après les savants, elle a cent quatre-vingt deux dents. Le serpent a le corps couvert d’une carapace et son cou se dresse au-dessus de l’eau. Ces deux animaux ce battent avec violence. Vingt fois nous sommes sur le point de tomber à la mer. Une heure, deux heures se passent. Ils continuent à se battre. Soudain ils disparaissent. Les minutes passent et nous voyons apparaître la tête du serpent. Il est blessé et se bat contre la mort. Son long cou s’élève au-dessus de l’eau, il se courbe… Enfin son long corps se couche sur la mer. Il est mort. Mais, et le crocodile ? Est-il retourné au fond de la mer ? Va-t-il apparaître à la surface de l’eau ?

Chapitre 7

Mercredi 19 août : Heureusement, il y a du vent et nous pouvons fuir rapidement. Le voyage continue, monotone. Jeudi 20 août : Vers midi, nous entendons un bruit mais nous ne voyons rien. Est-ce qu’il vient du ciel ou de la mer ? trois heures se passent. Mon oncle regarde attentivement la mer ? trois heures se passent. Mon oncle regarde attentivement la mer. – Que voyagez-vous, mon oncle ? – Quelque chose qui s’élève au-dessus de la mer. Nous nous approchons et la colonne d’eau devient de plus en plus haute. Le bruit devient de plus en plus fort. Le ciel est tranquille, le bruit vient donc de la mer. Est-ce qu’il s’agit encore d’un animal extraordinaire ? À huit heures du soir, nous ne sommes pas à deux lieues de lui. Son cops noir est énorme. Sa longueur me paraît dépasser mille toises ! Il est immobile. Nous courons vers lui. Hans se lève et montre du doigt le monstre qui nous fait peur. – Une île ! dit-il. –Une île ! dit mon oncle en riant – Mais, et cette colonne d’eau ? –Geyser, fait Hans. Nous nous approchons et nous visitons la petite île. Mon oncle lui donne mon nom : Axel. Vendredi 21 août : Le geyser a disparu. Le vent est frais et nous reprenons la mer. L’air est lourd , Les nuages sont bas et ont une couleur verdâtre. Nous allons avoir une tempête. Le radeau est immobile. Soudain, le vent devient plus fort, la mer n’est plus calme et il pleut avec force. Dimanche 23 août : la nuit est dure et l’orage ne se calme pas. Il y a tellement de bruit que nous ne pouvons pas parler. Il fait très chaud. Où allons-nous ? Lundi 24 août : nous sommes très fatigués. La tempête est toujours très violente. L’eau passe par-dessus nos têtes. Nous nous attachons sur le radeau pour ne pas tomber dans la mer. Une Boule de feu apparaît à côté de nous. Quelle peur ! La boule se promène lentement, puis elle éclate. Nous sommes couverts par le feu… puis la lumière disparaît. Mardi 25 août : Je me réveille. L’orage continue. Il y a un bruit nouveau : le bruit de la mer sur les rochers… Ici se termine ce que j’ai appelé <le journal du radeau> heureusement sauvé de la tempête. Je continue mon récit. Ce qui s’est passé au choc du radeau contre les rocher de la côte, je ne sais dire. La seule chose que je peux dire c’est que le courageux islandais m’a emmené sur le sable, à côté de mon oncle. Puis il a essayé de sauver ce qui restait du radeau. Nous étions très fatigués par ces trois nuits et nous avons dormi. Le lendemain , le temps est magnifique. Le ciel et la mer sont très calmes. Je dis à mon oncle qu’il a l’air très content. –Oui, mon garçon, je suis content, très content. Nous sommes arrivés. – Nous avons terminé notre voyage ? – Non, mais nous sommes au bout de cette mer qui ne finissait jamais. Maintenant, nous allons voyager sur la terre et descendre vraiment au centre de la Terre. Je vois Hans au milieu de nombreux objets rangés avec ordre. Cet homme a travaillé pendant que nous dormions et il a sauvé beaucoup de choses. Il n’a pas tout sauvé : nous n’avons plus les armes, par exemple ; mais nous avons la poudre qu’on utilise dans les armes. Et puis nous avons encore quelques instruments et les caisses nourriture. – Maintenant , dit le professeur, nous allons refaire notre provision d’eau avec la pluie qu’il y a entre les rochers. Je demande à mon oncle où nous sommes en cde moment. Il prend les instruments que Hans a déposés sur un rocher, il les utilise, fait des calculs, regarde. Il se frotte les yeux, puis regarde de nouveau. Enfin, il se tourne vers moi et me demande de regarder moi aussi. Pendant le tempête, le vent a sûrement changé de direction et a ramené le radeau en arrière. Nous n’avons pas avancé, tout le contraire. – Nous partirons demain ! crie mon oncle. Mais avant de partir, je veux connaître cette terre où nous nous trouvons. – Allons à la découverte, mon oncle!

Chapitre 8 :

Nous partons et nous laissons Hans, qui répare le radeau. Nous marchons longtemps. Soudain, nous voyons une plaine d’ossements. Devant nos yeux, nous avons toute l’histoire de la vie animale. Nous nous trouvons devant une collection d’animaux morts depuis des siècles. Mon oncle prend un crâne nu entre ses mains et crie : - Axel, Axel ! Une tête d’homme ! vingt pas plus loin, il découvre le corps d’un homme… Cette fois, mon oncle ne dit pas un mot. Et moi aussi je reste muet. À chaque pas, nous trouvons d’autres corps… Tous ces corps d’animaux et d’hommes, quel spectacle surprenant ! Pendant une demi-heure nous marchons sur ces ossements. Nous avançons silencieusement, poussés par la curiosité. Puis nous arrivons dans une forêt immense. Il y a de grands arbres avec des espèces qui n’existent plus aujourd’hui. Seulement ces arbres n’ont pas de couleur… Je suis mon oncle sous les arbres. Soudain je m’arrête et je touche son bras. Je vois des formes immenses qui marchent sous les arbres. Ce sont des animaux gigantesques, vivants. Mon oncle regarde. – Allons, me dit mon oncle en me prenant par le bras. – Non, mon oncle. Nous n’avons pas d’armes et nous ne pouvons pas nous battre avec ces animaux. Nous quittons la forêt en courant et nous revenons vers la mer. Un objet brille sur le sable et je cous le ramasser. C’est un poignard. – Axel, ce poignard est une arme du seizième siècle, d’ origine espagnole. – Mais cette lame n’est pas venue seule ! quelqu’un est venu ici avant nous ! – Oui, un homme ! – Et cet homme ? – Cet homme a sûrement marqué son nom sur un rocher ou sur le sol… Cherchons ! Nous marchons et nous cherchons. Nous arrivons à l’entrée d’un tunnel obscur. Soudain nous voyons les deux lettres du fantastique voyageur : - A.S. ! dit mon oncle. Arne Saknussemm ! Toujours Arne Saknussemm ! Je regarde ces deux lettres écrites là depuis trois cents ans et je reste surpris et muet. Non seulement je peux voir les lettres mais j’ai à la main le poignard qui a écrit ces lettres… Je ne peux plus avoir de doute sur l’existence du voyageur et la réalité du voyage. – Avant d’entrer dans le tunnel, allons chercher Hans, me dit mon oncle. Lorsque nous retrouvons Hans, le radeau est préparé pour le départ. Nous nous installons sur le radeau et nous partons. Il n’y a pas beaucoup de vent et nous avançons lentement. Enfin après trois heures de voyage, nous arrivons près de l’endroit où se trouve le tunnel. Nous quittons le radeau. Nous entrons dans le tunnel. Mais, au bout de six pas, nous ne pouvons plus avancer. Un rocher, placé là, nous empêche de passer. Il faut abandonner. – Mais alors Saknussemm ? – Oui, dit mon oncle, Saknussemm a-t-il été arrêté par ce rocher ? – Non, c’est impossible. Ce rocher se trouve sûrement là par accident. Il faut le faire disparaître, le faire exploser. L’Islandais retourne au radeau pour chercher de la poudre et nous préparons tout pour faire disparaître le rocher. Nous faisons un trou où nous mettons la poudre et nous préparons une mèche avec un peu de tissu. Le lendemain, jeudi 27 août, à six heures, nous nous levons. Mon oncle et Hans s’installent sur le radeau. C’est moi qui vais mettre le feu à la poudre. Nous calculons que la mèche va brûler pendant dix minutes ; puis le feu arrivera à la poudre. J’aurai donc le temps d’aller jusque sur le radeau, retrouver mon oncle et Hans. Tout se passe comme nous avons dit. Je monte sur le radeau puis nous partons. Que se passe-t-il alors ? Je n’entends pas le bruit du rocher qui explose. Mais tout change de forme, les rochers, la mer… Le radeau bouge dangereusement. Nous tombons sur le radeau. En moins d’une seconde, le jour fait place à la nuit. Un tremblement de terre vient après l’explosion et la mer, comme un fleuve violent, nous entraîne avec elle dans le tunnel. Je me sens perdu. Une heure, deux heures, je ne sais pas, se passent ainsi. Nous nous tenons les mains pour ne pas tomber du radeau. Soudain, je suis surpris de voir une lumière près de moi. Le visage de Hans s’éclaire : il a réussi à allumer la lampe. Les heures passent. Je regarde ce qu’il y a sur le radeau : les instruments ont disparu, il ne reste que la boussole et le chronomètre ; de la nourriture pour un jour.. Mais pourquoi avoir peur de la faim quand la mort est proche ? La lumière de la lampe disparaît. Nous tombons toujours dans le tunnel. Tout à coup, le radeau arrête de tomber et, en quelques secondes, je respire l’air frais. –Nous montons, dit mon oncle. La lampe ! Hans allume la lampe. –C’est ce que je pensais, dit le professeur. L’eau est arrivée au fond du tunnel et maintenant elle remonte et nous remontons avec elle. Une heure plus tard, nous montons toujours et vite. La chaleur augmente. Qu’est-ce que cela veut dire ? Peu à peu, à cause de la chaleur, nous nous déshabillons. Je regarde la boussole : elle est comme folle !

Chapitre 9

Oui, la boussole est folle. L’aiguille bouge d’un côte à l’autre et tourne, tourne sans cesse. Nous montons toujours. Nous entendons des explosions. Sous le radeau, l’eau s’agite avec violence. Et sous le eaux, des roches sont rejetées. Nous sommes dans la cheminée d’un volcan. Il n’y a pas de doute. Mais cette fois, au lieu du Sneffels, volcan éteint, nous sommes dans un volcan en pleine activité. Je me demande dans quel volcan nous sommes et sur quelle partie de la Terre nous allons arriver. Je ne me souviens pas bien de ce qui s’est passé pendant les heures suivantes. Il y avait le bruit des explosions, le radeau qui bougeait dans le feu et la fumée… J’ouvre les yeux et je sens la main de Hans. Je ne suis pas blessé. Je suis couché sur le sol d’une montagne. Hans m’a sauvé de la mort pendant que je roulais sur les bords du cratère. – Où sommes-nous ? demande mon oncle qui semble fâché d’être à nouveau sur Terre. Nous sommes tous les trois couchés sur le côté d’une montagne. Au-dessus de nos têtes, à cinq cents pieds, s’ouvre le cratère d’un volcan qui crache encore du feu. Au pied du volcan il y a des arbres verts et des vignes chargées de raisins. Et plus loin, la mer, un petit village, des montagnes…. Nous descendons du volcan. En bas, je découvre une rivière et nous plongeons nos mains et nos visages dans l’eau fraîche. Un enfant apparaît. C’est un petit pauvre, très mal habillé. En nous voyant, il a peur. I lest vrai que nous ommes presque nus. Hans s’approche du petit et mon oncle pour le tranquilliser, lui dit en allemand: -Quel est le nom de cette montagne, mon petit ami? L’enfant ne répond pas. Mon oncle pose la même question en Anglais. L’enfant ne répond pas. – Est-il donc muet ? demande le professeur. Et il pose la même question en français. Même silence de l’enfant. – Essayons de l’italien, dit alors mon oncle. Dove noi siamo ? – Stromboli, répond l’enfant. Le Stromboli ! nous sommes dans la Méditerranée et ces montagnes, au loin, ce sont des montagnes italiennes. Nous sommes entrés par un volcan et nous sommes sortis par un autre, situé à plus de douze cents lieues du Sneffels ! Après un délicieux repas composé de fruits et d’eau fraîche, nous allons dans le village de Stromboli. Nous ne disons pas comment nous sommes arrivés dans l’île (les Italiens sont tellement superstitieux !) Nous disons que nous avons perdu notre bateau dans la Méditerranée. Les gens de Stromboli nous donnent des vêtements et de la nourriture. Après quarante-huit heures d’attente, le 31 août, un petit bateau nous conduit à Messine et nous nous reposons pendant quelques jours dans cette petite ville. Le vendredi 4 septembre, nous partons pour Marseille et le 9 septembre au soir, nous arrivons à Hambourg. Marthe est très étonnée de nous voir et Graüben , très heureuse. – Maintenant que tu es une personne très importante, me dit ma fiancée, nous pouvons nous marier, Axel ! Je la regarde. Elle pleure en souriant. En conclusion, je dois dire que, à Hambourg, mon oncle est devenu un grand homme, et moi, le neveu d’un grand homme.

Ce voyage au centre de la Terre a été traduit dans toutes les langues, tous les journaux ont parlé de cette aventure. Cependant, mon oncle n’était pas complètement satisfait. Il y avait quelque chose d’inexplicable pour lui, l’affaire de la boussole. Un jour, dans son bureau, je regardais attentivement la boussole. Soudain, j’ai poussé un cri. – Qu’est-ce que tu as ? a demandé mon oncle – Cette boussole, son aiguille indique le sud et non le nord ! Mon oncle a regardé la boussole et a poussé un cri. – L’aiguille marquait donc le sud au lieu du nord. Notre erreur s’explique. Mais quel phénomène a pu produire cela ? – Sûrement la boule de feu, pendant la tempête sur la mer Lindenbrock. –Ah ! a dit le professeur en éclatant de rire, c’était donc une farce de l’électricité ! Et à partir de ce jour, mon oncle a été le plus heureux des savant et moi le plus heureux des hommes, car Graüben est devenue ma femme.

Reis naar het midden van de aarde

Achterkant boekje:

Otto Lidenbrock, Professor in de wetenschappen in Hamburg ontdekt bij toeval de vreemde geheime laat door een andere wetenschapper, IJslandse, van de 16e eeuw: het pad dat naar het midden van de aarde leidt. Hij onmiddellijk een expeditie opgezet en bijgestaan door zijn neef Axel, vertrok hij naar de IJsland. Er zij Voer een vulkaan, begint de afdaling in de mysterieuze buik van de aarde... een fantastische reis begint, gemarkeerd voor vreemde ontmoetingen.

Over de schrijver:

Jules Verne werd geboren op 8 februari 1828 in Nantes, een middle-class familie. Hij studeerde rechten in Parijs, maar al snel werd hij aangetrokken door de literatuur. Hij schrijft voor het theater, de opera.... Is studeren voor zijn Plezier wiskunde, natuurkunde, aardrijkskunde, wetenschap... geschreven een aantal romans en creëert een nieuw genre: de wetenschappelijke roman van anticipatie. In 1863 publiceerde hij vijf weken in een luchtballon, de eerste van de honderd en één volumes van bijzondere Reizen in de bekende en onbekende werelden. Door zijn romans, Jules verne maakt ons reizen in de wereld. Rond de wereld in tachtig dagen (bekendste werk), De kinderen van kapitein grant, Michel strogoff, mathias sandorf... neem ons op verschillende continenten. Van de avonturen op zee zijn het meest talrijk: Het mysterieuze eiland, een kapitein van vijftien jaar. Twintig duizend mijlen onder zee..... (zijn verhalen spelen zich vaak op andere continenten en op zee af) Reis naar het middelpunt van de Aarde, Van de Aarde naar de maan... ons leiden naar het mysterieuze werelden en ontoegankelijk. Door al zijn romans, maakt hij ons delen in zijn passie voor het onbekende en de ontdekking. Hij stierf in 1905. De Negentiende eeuw is de eeuw van de grote romans en grote romanschrijvers. Jules Verne is de tijdgenoot van Balzac, Alexandre Dumas père, Flaubert, Maupassant, Stendhal, Zola, charles Dickens, Tolstoj, Dostojevski... In de tweede helft van de Negentiende eeuw, de wetenschappen van de observatie, de fysieke, de natuurlijke geschiedenis... zijn erg in de mode in Frankrijk. De fransen, die de geboorte van de radio, X-stralen, bioscoop, automotive..., streven naar kennis door middel van de feiten. Deze trend is ook zichtbaar in de romans die meer realistisch zijn. Jules Verne maakt gebruik van de ontdekkingen van de wetenschappers van zijn tijd, en maakt een nieuw literair genre: de wetenschappelijke roman van anticipatie. Reis naar het middelpunt van de Aarde lijkt te zijn gepubliceerd in 1864.

Hoofdstuk 1:

Mijn oom, professor Lidenbrock is zojuist naar huis gegaan, nummer 19 Köngstrasse, die er is; een van de oudste straten van de oude wijk van Hamburg. - al, mijnheer Lindenbrock! zei Marthe, de meid verbaasd, de deur openend. - Ja, marhte: maar het avondeten heeft het recht om niet gekookt te worden, want het is maar twee uur. En de heer des huizes, die de eetkamer oversteken, komt snel zijn kantoor binnen. Dan noemt hij me: - Axel, kom op! Otto Lidenbrock is een wetenschapsleraar en hij is een echte wetenschapper. Hij is lang, mager, blond en heel gezond. Mijn oom is rijk. Het huis is van hem. Zijn nicht Graübe, een meisje van zeventien. De meid en ik wonen bij hem. (4 pers in 1 huis) Ik help hem bij zijn experimenten en ik moet toegeven dat ik de geologische wetenschappen erg leuk vind. Dus ik ga naar zijn kantoor. Mijn oom zit in zijn stoel en houdt in zijn handen een boek dat hij met de diepste bewondering bekijkt. - wat een boek! wat een boek! zei hij. Goed! Zie je het niet, Axel? Maar het is een kostbare schat die ik net vond in de Joodse Hevelius-winkel. Ik antwoord met vals enthousiasme: geweldig! Inderdaad, wat voor zin heeft al dit lawaai voor een geel boek? - En wat is de titel van dit prachtige boek? "Dit werk," antwoordde mijn oom, "is de Heims-Kringla van Snorre Turleson, de beroemde IJslandse auteur van de twaalfde eeuw! het is de chronologie van de Noorse vorsten die in IJsland regeerden! op dat moment glijdt een vies perkament uit het boek en valt op de grond. - Wat is dat ? vraagt mijn oom. En tegelijkertijd ontvouwt hij voorzichtig op de tafel een stuk papier waarop bizarre karakters zijn geschreven. De leraar overweegt deze reeks karakters, dan zegt hij zijn bril te verwijderen: - het is runen, maar ... wat kan dit betekenen? op dat moment opent de goede Martha de deur en zegt: - de soep wordt geserveerd. "Naar de hel met soep," riep mijn oom, "en degene die het gemaakt heeft, en degenen die het eten! Martha rent weg en ik ren naar mijn gewone plaats in de eetkamer. Ik wacht even, maar de leraar komt niet. Dit is de eerste keer dat hij het avondeten mist. En wat een diner! Ik ben in het dessert wanneer mijn oom me belt. Ik ga meteen naar zijn kantoor. "Het is runen", zei de professor. Maar er is een geheim en ik zal het ontdekken ... Zet jezelf daar neer, "voegt hij eraan toe, terwijl hij me de tafel toont," en schrijf. Ik zal je elke letter van ons alfabet dicteren die overeenkomt met een van deze IJslandse karakters. We zullen zien wat dat zal geven. En het dictee begint aan het einde, mijn oom pakt het vel op waar ik zojuist op heb geschreven en kijkt er lang naar. Hij spreekt tegen zichzelf: - deze letters zijn gemengd, maar als ik ze in de juiste volgorde zet, betekent dit noodzakelijkerwijs iets. Vervolgens pakt hij het boek en het perkament en vergelijkt ze. "Deze twee geschriften zijn niet van dezelfde persoon," zei hij. Dit artikel staat achter het boek. Misschien heeft degene die dit perkament schreef zijn naam op een of andere plek gezet. Mijn oom doet zijn bril af, neemt een vergrootglas en kijkt zorgvuldig naar de eerste pagina's van het boek. Op de tweede pagina ontdekt hij een soort inktvlek. Echter, door goed te kijken, onderscheiden we een paar half-gewiste karakters. Met behulp van zijn vergrootglas herkent hij eindelijk de tekenen. - Arne Saknussemm! zei hij. Het is een IJslandse naam, die van een geleerde uit de zestiende eeuw. En hij verborg zeker onder deze tekens een verrassende uitvinding. Ik zal de geheimen van dit document hebben, en ik zal niet zoveel eten of slapen nemen, dat ik het niet geraden heb. Jij ook niet Axel! - gelukkig heb ik net uitgebreid gedineerd! dat is wat ik denk. - Ten eerste moeten we de taal vinden die door dit Saknusseum wordt gebruikt. Hij was een geleerde, dus als hij niet in zijn moedertaal schreef, moest hij de kleuterschool kiezen, hij moest bij voorkeur de taal kiezen die door de geleerden van de zestiende eeuw werd gebruikt: dit is Latijn. Laten we naar dit blad kijken. Mijn ogen zijn net geland op een portret aan de muur, het portret van Graüben. We zijn verloofd, maar mijn oom weet het niet. Graüben is een mooie blonde meid met blauwe ogen en ik hou van haar ... Mijn oom, die met zijn vuist op de tafel slaat, brengt me plotseling terug naar de realiteit. - Axel, schrijf de zin die je wilt op dit papier. Maar in plaats van de letters achter elkaar te rangschikken, plaatst u ze achter elkaar in verticale kolommen, zodat ze in cijfers van vijf of zes worden gegroepeerd. Ik begrijp het meteen, ik schrijf van boven naar beneden: JmneGe eetrn t 'bmia! aiatü iepeb - Goed, zei de professor zonder te lezen. Zet deze woorden nu op een horizontale lijn. Ik gehoorzaam en ik krijg de volgende zin: JmneGe ee, trn t'bmia! aiatü iepeb - perfect! zei mijn oom, terwijl ik het papier uit mijn handen rukte. Om de zin te lezen die je zojuist hebt geschreven en ik weet het niet, moet ik achtereenvolgens de eerste letter van elk woord nemen, dan de tweede, dan de derde, enzovoort. En oom tot zijn verbazing, en in het bijzonder de mijne leest: Ik hou van je, liefje Gräuben! - Huh! de leraar doet. Ah, je houdt van Graüben! Laten we hetzelfde doen met het document. Ja, zonder het te verdenken als een onhandige minnaar, schreef ik deze compromiszin ... Gelukkig heeft mijn oom, die alleen aan zijn perkament denkt, mijn onvoorzichtige woorden al vergeten. Hij pakt het document en zijn vingers trillen. Hij lijkt serieus ontroerd door een reeks letters te dicteren die woorden vormen zonder dat die zichtbaar zijn. Ik ben ook ontroerd, ik geef het toe, en ik wacht op de vertaling van deze woorden. - Dat is het niet! Schreeuw oom door je tafel een gewelddadige klap te geven die nergens op slaat! Dan, op volle snelheid de trap af, verlaat hij het huis en verdwijnt in de Köningstrasse.

Hoofdstuk 2

Ik blijf alleen in het kantoor van mijn oom. De zaak van het oude document maakt me zorgen. Ik blijf herhalen: - Wat betekent dat? Ik probeer de letters te groeperen om woorden te vormen. Onmogelijk. Ik begrijp niets begrijpelijks. De letters lijken van plaats te veranderen op het papier. Ik heb gebrek aan lucht. Mechanisch, aangewakkerd ik mezelf met het blad worden gepresenteerd in successie voor mijn ogen en opeens denk ik aan Latijnse woorden verschijnen onder andere craterem en aarde! een glimp is in mijn gedachten, en ik heb net de wet van getallen ontdekt. De leraar had gelijk en, zonder aarzeling, spreek ik de hele zin hardop uit. Maar wat een verbazing! Wat een angst! wat, een man had genoeg moed om binnen te gaan! - Ah! maar nee! maar nee! Mijn oom zal het niet weten! Hij zou zo'n reis graag willen proberen! niets kon hem tegenhouden, en hij zou me meenemen en we zouden nooit meer terugkomen! Ik ben erg opgewonden. Er is een klein vuur in de open haard. Ik sta op het punt het perkament in het vuur te gooien als mijn oom de kamer binnenkomt. Hij lijkt diep geabsorbeerd en begint te werken zonder drie uur lang te spreken. Hij weigert te eten en ik val in slaap. Als ik wakker word De volgende ochtend is hij nog steeds aan het werk. Hij heeft een bleek gezicht en rode ogen. Het spijt hem, maar ik wil niets zeggen. - Nee, nee, ik zal niet praten! Hij zou graag meteen vertrekken, ik ken hem. Nee, ik zal het geheim bewaren! De tijd verstrijkt en het wordt ondraaglijk. Het is al twee uur en we zitten nog steeds opgesloten in het kantoor. Tot slot, heb ik besloten om hem te vertellen wat ik erachter en ik geef hem het vel papier waarop schreef ik zeggen luis - Oom! wacht, hier is de sleutel van het document. Lees! - Het betekent niets! mijn oom antwoordt. - Niets als je aan het begin begint, maar als je aan het einde begint ... Ik heb geen tijd om de zin af te maken; de professor schreeuwt omdat het duidelijk is om te begrijpen wat ik bedoel. Hij kijkt naar het papier en voorzichtig, de trillende stem las hij het volledige document kan dus vertaald worden: Ga naar beneden naar de jokul van Sneffels krater de schaduw van Scartaris raakt vóór juli, dappere reiziger, en u arriveer in het centrum van de aarde. Wat ik deed. Arne Saknussemm. - hoe laat is het? vraagt mijn oom. - drie uur. - Ik heb honger. Aan tafel. Dan na ... - volgende? - Dan maak je mijn kofferbak. En de jouwe! Ik ga wandelen en loop langs de rivier. En terwijl ik loop, ontmoet ik mijn kleine Graüben. - Axel! wat ben ik blij je te ontmoeten dan, kijkend naar mijn angstige blik: - wat heb je? zei ze en stak mijn hand uit. Ik update haar snel over de situatie. Ze zweeg een ogenblik en zegt dan: - Axel! het zal een goede reis zijn. Een reis waardig voor de neef van een wetenschapper. - wat ! Graüben, klinkt dat niet gek? - Geen lieve Axel, en als ik kon, zou ik je zelfs willen vergezellen. We blijven onze manier om elkaar bij de hand te houden. En ik denk dat na al de maand juli is nog ver weg en tegen die tijd, kan veel dingen gebeuren en de reis van mijn oom te voorkomen. Als we thuiskomen, het fiat nacht. Maar je oom liegt niet. Hij schreeuwt en wankelt in het midden van een groep mensen die goederen voor het huis brengen. "Maar kom op, Axel; schiet op! hij huilt en ziet mij. Je kofferbak is niet gemaakt, mijn papieren zijn niet in orde en ik ben de sleutel van mijn reistas kwijt. Ik ben verbluft. - Gaan we weg? - Ja, mijn zoon overmorgen, het eerste uur. Ik breng een vreselijke nacht door. De volgende dag ga ik met Graüben het kantoor van de professor binnen. - Oom, is het besloten? We vertrekken? Maar we zijn pas 26 mei en tot eind juni .... Maar onwetend, IJsland is ver weg, en van Kopenhagen tot Reykjavick is er slechts één vertrek op de 22e van elke maand; als we wachten tot 22 juni om te vertrekken, komen we te laat om de schaduw van de Scartaris te zien strelen in de krater van de Sneffels! We moeten daarom zo snel mogelijk in Kopenhagen aankomen en dan een vervoermiddel zoeken. Maak je kofferbak! Ik ga terug naar mijn kamer om mijn koffer klaar te maken. De hele dag door komen er dealers in natuurkunde-instrumenten, wapens, elektrische apparaten ... naar het huis. - Is Monsieur gek? vraag me de goede Martha. - Ik denk van wel. En hij neemt je mee? - Ja. - Waar? Ik wijs naar het centrum van de aarde. - In de kelder? vraagt de oude meid. - Nee, lager! De ochtend van vertrek naar Kopenhagen word ik om vijf uur wakker en ga ik naar de eetzaal. Mijn oom zit aan tafel. Graüben is ook. Om half zes komt er een grote auto aan; ze zal ons naar het treinstation brengen. Ik houd Graüben in mijn armen. "Ga, mijn lieve Axel," zei ze, "je bent gestopt met je verloofde, maar je zult je vrouw vinden als je terugkomt." Dan vertrekt de auto.

Hoofdstuk 3:

We nemen de trein, de boot en nog steeds de trein. En we komen eindelijk aan in Kopenhagen. Mijn oom heeft een brief de aanbeveling voor professor Thomson, directeur van het Museum van Noordelijke Oudheden. Mijn oom bezoekt IJsland en helpt ons een boot te vinden naar Reykjavick. De boot van een paar dagen later en we genieten ervan om de stad te bezoeken. Tijdens onze wandelingen draagt een vrij hoge klokkentoren de aandacht van mijn oom. - Kom op, deze oom. - Maar duizeligheid? "Juist, je moet eraan wennen," antwoordde mijn oom. Een bewaker geeft ons de sleutel en vertelt ons om omhoog te gaan. Als ik kom en de top van de toren, draait mijn hoofd zich om en word ik ziek. Mijn oom verplicht me om te kijken, om me recht te houden, en mijn eerste les tegen duizeligheid, liefje voor een uur. "We zullen morgen opnieuw beginnen, mijn oom, en weer naar beneden komen. Uw ontwikkeling van deze oefening vijf dagen en ik moet zeggen dat ik vooruitgang boek. De dag voor vertrek, de heer Thomson, en de aanbeveling voor de gouverneur van het eiland, aan de burgemeester van Reykjavick en de bisschop. Op 2 juni, om zes uur in de ochtend vertrekken we van Kopenhagen en een paar dagen later, na een probleemloze rit, bereiken we Reykjavick. En daar toont mijn oom me een hoge berg bedekt met sneeuw. - De sneffels! me daar. De gouverneur van het eiland, Baron Trampe, verwelkomt ons, steekt de brieven van Kopenhagen aan en staat volledig tot onze beschikking. We geven ook antwoord aan de burgemeester en ten slotte de heer Fredriksson, hoogleraar natuurwetenschappen, waar we een paar dagen wonen. - Mr. Fridriksson, deze oom, heeft u de ouderlingen van Arne Saknussemm? - Arne Saknussemm! Wil je de geleerde van de seizoenen spreken? Nee, we doen het niet! Zijn werken bestaan noch in IJsland, noch elders omdat, en 1573, ze werden verbrand in Kopenhagen. - Alles is uitgelegd, dit is mijn oom, je begrijpt en Saknussemm was Waarom niet verbergen Verplicht In papier een geheime ontdekking ... - Ik hoop dat je niet naar Quitteur gaat, ons eiland zonder de bergen te bezoeken, zijn gletsjers en zijn vulkanen die zijn weinig bekend. Zie deze berg die onderaan telt: het zijn de Sneffels. Dit is een interessante vulkaan en zelden een bezoek aan de krater ... Nou, antwoordt mijn oom, ik wil heel graag mijn studie te beginnen door de vulkaan. Het zal een leidraad zijn om ons te vergezellen. - Morgen zal ik je een gids heel goed presenteren. Hij is een bekwame jager en je zult gelukkig lui zijn. De volgende dag ontmoeten we de gids. Hij is een IJslands lang, sterk, intelligent, stil en stil. Zijn naam is Hans Bjelke. Het vertrek is gepland voor 16 juni. Hans moet ons naar de voet van de vulkaan leiden. Voor vertrek bereiden we alles voor dat we moeten nemen: wetenschappelijke instrumenten, wapens, gereedschappen, voedsel, medicijnen ... De dag van vertrek komt eindelijk aan. De reis is geen probleem. Eenmaal aan de voet van de vulkaan wordt de weg moeilijker en moet je heel voorzichtig zijn om niet te vallen. De top van de Sneffels-serie heel dichtbij en toch lopen we lange uren voordat we aankomen! Mijn oom is naast me en helpt me. Hoe dan ook, in onze uur en vol donkere, bereiken we de top van de vulkaan en we regelen voor de nacht. De volgende dag bewonder ik het schouwspel dat aan mesogen wordt aangeboden. De krater van Sneffels heeft een diameter van een halve diameter. Je kunt je gemakkelijk voorstellen dat de show het plein is van lawaai en vuur ... We nemen de weg en kortom, we komen aan. Het is middag. Plots schreeuwt mijn oom. - Axel! Kom snel! Kijk! Op een rots zijn tekens van karakters, half gewiste tijd. - Arne Saknussemm! deze oom. Er is geen twijfel meer! Onderaan de krater bevinden zich drie schoorstenen, drie mogelijke routes. Eenmaal gevolgd door de wetenschapper van de gescheiden; op de herkenning van de schaduw van Scartaris moet de rand van de schoorsteen de laatste dagen van juni aangeven. Dat is dit perkament. Maar de volgende dag is de lucht grijs en mijn oom is een woedende auto als er geen indicatie is. We zijn 25 juni en als de zon niet terugkeert vóór 30 juni, moeten we de reis nog een jaar herhalen. Op de 26e en de 27e sneeuwt het. Maar op zondag de 28e komt de zon naar buiten en de schaduw van de Scartaris begint zacht aan de rand van de middelste schoorsteen te lijken. - Dit is het! wat de leraar is hier! Forward!

Hoofdstuk 4:

De echte reis begint. Nu zullen de moeilijkheden sterker zijn dan de vermoeidheid. Ik benader de middelste openhaard om het gat te zien waarin ik naar beneden ga en ik ben duizelig. Gelukkig houdt een hand me tegen en kan ik niet vallen: die van Hans. Mijn oom rolt een touw uit zo groot als een duim en vierhonderd voet lang. Hij wikkelt een portie rond een lavarots en gooit de andere helft in de schoorsteen. Nu kunnen we naar beneden gaan. Hans verenigt de pakketten die niet fragiel zijn en laat ze in de open haard vallen. We binden de anderen op onze rug en de afdaling begint in deze volgorde: Hans, mijn oom en ik. Het is één uur. We dalen uren en uren. Elk half uur stoppen we om een kwartier te rusten, en het is bijna elf uur wanneer mijn oom zegt: "We zijn aan het einde van de schoorsteen. Avondmaal nu en slaap. We gaan morgen verder. We worden om acht uur 's nachts wakker en er is voldoende licht om te zien wat er om ons heen is. De lunch was afgelopen, mijn oom zei: - Nu gaan we echt naar het diepste deel van de aarde. Onze reis naar het centrum van de aarde begint echt. Mijn oom en Hans dragen allebei een camera die een fel licht geeft. We betreden een galerij vanaf de onderkant van de openhaard. Ik raadpleeg vaak het kompas dat altijd de zuidoostelijke richting aangeeft. De thermometer blijft tien graden scoren en de hitte neemt niet toe. 'S Avonds, rond acht uur, komen we aan in een soort grot en de leraar vertelt ons om te stoppen. Hans gaat zitten. "Volgens mijn observaties," zei mijn oom, "zijn we tienduizend meter onder het niveau van de zee aangekomen." "Is het mogelijk? - Ja, of de cijfers zijn niet langer de nummers. De temperatuur, die op dit moment eenentachtig graden moet zijn, is echter amper vijftien. De volgende dag, dinsdag 30 juni, gaan we verder met de afdaling. Om twaalf over zeven zijn we op het kruispunt vanwaar twee andere wegen, donker en smal, vertrekken. Welke moeten we nemen? We nemen de weg vanuit het oosten. We lopen de hele middag en om zes uur 's avonds beveelt mijn oom ons te stoppen. We eten zonder te veel te praten en vallen in slaap. De volgende dag, woensdag, nemen we de weg die, in plaats van naar beneden te gaan, horizontaal blijft. Ik wijs het aan mijn oom maar hij geeft er de voorkeur aan door te gaan. - Als we doorgaan, oom, kunnen we een groot probleem hebben. - Welke? - Het gebrek aan water. Inderdaad, onze watervoorziening kan drie dagen duren en het is onwaarschijnlijk dat we een bron op deze plek vinden. Drie dagen lang lopen we zonder te praten. En op zaterdagavond, om zes uur, komt er een muur naar ons toe. Rechts, links, omhoog, omlaag, er is geen doorgang. - Nou, des te beter! zei mijn oom. Ik weet tenminste dat we niet op weg zijn naar Saknussemm. Nu moeten we teruggaan. - Ja, ik antwoord, als we de kracht hebben. - En waarom niet? - Omdat we morgen geen water hebben. De volgende dag is het vertrek vroeg in de ochtend. We zijn vijf dagen lopen vanaf het kruispunt. De terugweg is lang en moeilijk. De tweede dag hebben we bijna geen water en lopen we moeizaam. Eindelijk, dinsdag 8 juli, komen we half dood aan op het kruispunt. Ik val op de grond en val in slaap. Na een tijdje benadert mijn oom me en tilt me op in zijn armen. - Arm kind! zei hij. Hij neemt de pompoen die naast hem staat en hij nadert haar mond. "Drink", zei hij tegen mij. En hij leegt het tussen mijn lippen. Dit water komt om mijn lippen in vuur en vlam te kalmeren en geeft mij leven. - Dank u, dank u, oom! De afdaling begint opnieuw, deze keer aan de andere kant. Ik heb veel te lijden en we hebben geen water. Het is acht uur 's avonds, mijn oom komt naar voren. Plots huil ik en ik zeg het je. Mijn oom komt terug, kijkt me aan en zegt: - Het is voorbij! Wanneer ik mijn ogen weer open, slapen Hans en mijn oom. Een paar uur gaan voorbij. Er is een geweldige stilte om ons heen. Plots denk ik dat ik een geluid hoor en ik schijn het IJslandse te zien verdwijnen, de lamp in zijn hand. Laat Hans ons achter? Ik wil schreeuwen om mijn oom wakker te maken, maar ik kan het niet.

Hoofdstuk 5

Ik hoor eindelijk een voetstap. Hans komt terug. Hij nadert mijn oom en maakt hem langzaam wakker. Mijn oom staat op en vraagt wat er aan de hand is. - Vatten! de gids antwoordt. We moeten geloven dat pijn ons in staat stelt om alle talen te begrijpen omdat ik roep: - Water! Water! We vertrekken onmiddellijk en een uur later maken we duizend toeren en dalen we tweehonderd voet. Ik hoor een geluid dat ik al heel lang niet meer hoor. ; Hij rent in de muur. "Er is geen twijfel mogelijk," zei mijn oom. Een rivier stroomt dichtbij ons. Hans stopt waar het geluid het luidst is, legt zijn oor op de steen en luistert aandachtig. Vervolgens maakt hij een gat in de muur en na een uur werken verschijnt het water uiteindelijk met kracht. Hans duwt in kleurenschreeuw. Ik begrijp waarom wanneer ik het water aanraak; ze is heet! - Water op honderd graden! "Nou, ze zal afkoelen," antwoordt mijn oom. Eindelijk kan ik drinken en drinken zonder te stoppen. Dan slapen we. De volgende dag blijven we lopen. Mijn oom let altijd zorgvuldig op zijn kompas. De richting is altijd zuid-oost. Mijn oom denkt dat we dertig mijl ten zuidoosten van Reykjavick en twee en een halve mijl ondergronds moeten zijn. Onder onze voeten opent dan een enorm diep en smal gaatje. We dalen af met behulp van de touwen, maar we moeten elk kwartier stoppen om wat te rusten en wat te drinken. Op de 8e is de weg eenvoudiger. Op de 15e zijn we ongeveer vijftig leagues van de Sneffels. Elk uur markeert mijn oom het kompas, de thermometer en andere instrumenten. Wanneer hij me vertelt dat we op een afstand van vijftig leagues zijn, sla ik een kreet uit. - Wat heb je? vraagt mijn oom me. - Als uw berekeningen juist zijn, staan we niet langer onder IJsland, maar onder de zee! - Maar het is heel natuurlijk! - Wat ? We reizen onder de Atlantische Oceaan? - Perfect. En ik denk dat we zestien leagues diep zijn. - Six leagues diep. - Zestien competities! Maar dit is de limiet die door wetenschappers wordt gegeven aan de dikte van de aardkorst. En dan, volgens de wet van de toename van de temperatuur, zou hier een temperatuur van vijftienhonderd graden moeten zijn. - U ziet dat dit niet het geval is en dat de feiten de theorie ontkennen. Wat geeft de thermometer aan! - Zevenentwintig graden. - Daarom is de toename van de temperatuur een vergissing. Op de plaats waar we zijn, is de straal van de aarde vijftienhonderddrieëntachtig. We hebben zestien leagues afgelegd in twintig dagen. Als we zo doorgaan, zullen we tweeduizend dagen (of vijf en een half jaar) naar het centrum van de aarde brengen.

Hoofdstuk 6:

Een paar dagen lang gaan we verder naar het centrum van de aarde. Dit zijn gevaarlijke afdalingen en de vaardigheid en kalmte van Hans zijn erg nuttig voor ons. Er gebeurt niets belangrijks voor de komende twee weken. Ik vind in mijn herinnering slechts één ernstige gebeurtenis: op 7 augustus, toen we tweehonderd leagues uit IJsland waren, merkte ik plotseling dat ik verloren was. Dus ik verloor mijn hoofd: ik schreeuwde, ik rende, ik viel en ik viel flauw. Toen ik weer bij bewustzijn was, lag ik op een deken en mijn oom hield mijn hand vast. - Hij leeft! hij leeft! zei hij. - Hoe laat is het, oom? En welke dag zijn wij? Het is vandaag zondag 9 augustus en het is elf uur 's nachts. De volgende dag, als ik wakker word, kijk ik om me heen. Ik ben in een grot bedekt met fijn zand. Er is geen licht maar er is licht. En ik hoor het geluid van de zee, ik ben verrast en vraag me af of wat ik zie en waar ik naar luister, bestaat. - Hallo, Axel, zei de professor bij binnenkomst. Ik zie dat het goed gaat. - Ja, oom. - Het is normaal; je hebt veel geslapen en Hans heeft je goed behandeld. Terwijl ik aan het praten is, bereidt mijn oom de maaltijd voor. Ik eet met eetlust en stel hem veel vragen. - Zijn mijn armen en benen intact? - Absoluut. - En mijn hoofd? - Je hoofd zit perfect op zijn plek. - Ik heb weinig om gek te zijn, want ik zie het licht van de dag en ik hoor het geluid van de zee. Dit is precies dat? - Laten we uitgaan, oom! - Nee, Axel! De frisse lucht kan je pijn doen. - De frisse lucht? - Ja, de wind is sterk. Rust, morgen gaan we naar zee. Ik ben verrast. Ik kleed me snel aan en verlaat de grot. Mijn ogen worden niet meer gebruikt om te verlichten. - De zee! Ik ben verrast haar te zien. "Ja, de Lindenbrockzee," zei mijn oom. Ik heb deze zee ontdekt en daarom heb ik het recht om hem mijn naam te geven. Het is een echte oceaan, wild en wild. Mijn ogen lopen over deze zee, het licht is schitterend. Boven mijn hoofd lijkt de lucht gemaakt van grote wolken, en lijkt erg zwaar. Vijfhonderd passen is er een bos. Het is gemaakt van hoge bomen, vreemd gevormd. We komen dichterbij. "Het is een bos van paddenstoelen," zei mijn oom. Hij vergist zich niet. Het zijn witte paddenstoelen, dertig tot veertig voet hoog, en er zijn er duizenden. Ik ben een beetje moe en ga zitten. Ik kijk naar de zee, dan nemen we de weg en gaan we slapen in de grot. De volgende dag word ik volledig genezen en neem een bad in de zee. Mijn oom komt met mij mee. - Waar zijn we, oom? - Horizontaal, driehonderdvijftig liga's van IJsland. Ik weet zeker dat ik niet veel fout heb. - En hoe diep zijn we? - Op vijfendertig mijl diepte. - Wat gaan we nu doen? - ga door met onze reis, deze keer op zee. Hans doet een solide vlot. Kom, je zult het zien. De volgende dag is het vlot klaar. Hij is tien voet lang bij vijf breed. Op 13 augustus worden we vroeg wakker en om zes uur vertrekken we. Op het vlot dragen we de instrumenten, wapens, water en voedsel. Toen we weggingen, vroeg mijn oom me om een krant te schrijven. Dit is wat ik schrijf. Vrijdag 14 augustus: Hans die een vis vist. De leraar kijkt hem aandachtig aan. "Deze vis behoort tot een familie van vissen die al eeuwen niet meer bestaat", zegt hij. In twee uur nemen we veel vis. En alle vissen die we nemen hebben dezelfde eigenschap: ze bestaan al enkele eeuwen niet meer. Zaterdag 15 augustus: de zee, altijd de zee ... Zondag 16 augustus: niets nieuws op hetzelfde moment. Om de diepte van deze zee te meten, laat mijn oom in het water een ijzeren staaf vasthangen aan een touw. Als hij teruggaat, laat Hans me zijn sporen op de bar opmerken. - Tänder! zei hij. Ik begrijp het niet Dan opent en sluit hij zijn mond een paar keer en laat me zijn gedachten begrijpen. - Tanden! Ja, het zijn tanden die de ijzeren staaf markeren. Dit dier moet buitengewone kracht hebben ... Ik kijk uit de zee, bang. Ik ben bang om een monster te zien verschijnen ... Dinsdag 18 augustus: Hans laat ons iets zwarts zien dat op en neer gaat. En we zien verschillende vissen verschijnen van een gigantische fout. Ze hebben bovennatuurlijke dimensies en kunnen het vlot in een oogwenk vernietigen. Onmogelijk om te vluchten. Ze naderen het vlot. We zijn erg bang en we kunnen niet praten. Aan de ene kant is er een krokodil, aan de andere kant een enorme slang van dertig voet lang. Ze zijn vijftig vadems verwijderd van het vlot. Ze rennen over elkaar en hun woede voorkomt dat ze ons zien. Het gevecht begint. We zien de twee dieren perfect. Het zijn twee monsters van primitieve oceanen. Het oog van de krokodil is zo groot als het hoofd van een man. Haar kaak is enorm en volgens geleerden heeft ze honderdtweeëndertig tanden. Het lichaam van de slang is bedekt met een schild en zijn nek staat boven het water. Deze twee dieren kloppen heftig. Twintig keer staan we op het punt om in de zee te vallen, een uur, twee uur voorbij. Ze blijven vechten. Plots verdwijnen ze. De minuten gaan voorbij en we zien het hoofd van de slang verschijnen. Hij is gewond en vecht tegen de dood. Zijn lange nek steekt boven het water uit, hij buigt ... Eindelijk ligt zijn lange lichaam op de zee, hij is dood. Maar hoe zit het met de krokodil? Is hij teruggekeerd naar de bodem van de zee? Zal het op het wateroppervlak verschijnen?

Hoofdstuk 7

Woensdag 19 augustus: Gelukkig is er wind en kunnen we snel vluchten. De reis gaat door, monotoon. Donderdag 20 augustus: Rond het middaguur horen we een geluid maar we zien niets. Komt het uit de lucht of uit de zee? drie uur verstrijken. Mijn oom kijkt goed naar de zee? drie uur verstrijken. Mijn oom kijkt goed naar de zee. "Wat ben je aan het reizen, oom? - Iets dat boven de zee uitsteekt, we komen dichterbij en de waterkolom wordt steeds hoger. Het geluid wordt luider en luider De lucht is kalm, dus het geluid komt uit de zee. Is het nog steeds een buitengewoon dier? Om acht uur 's avonds zijn we geen twee divisies van hem. Zijn zwarte agenten zijn enorm. De lengte lijkt me meer dan duizend toeren! Hij is roerloos. We rennen naar hem toe. Hans staat op en wijst naar het monster dat ons bang maakt. - Een eiland! zei hij. - Een eiland! zei mijn oom lachend - Maar, en deze kolom water? -Geyser, zegt Hans. We komen dichterbij en we bezoeken het kleine eiland. Mijn oom geeft hem mijn naam: Axel. Vrijdag 21 augustus: de geiser is weg. De wind is koel en we nemen de zee, de lucht is zwaar, de wolken zijn laag en hebben een groenachtige kleur. We krijgen een storm. Het vlot is onbeweeglijk. Plots wordt de wind sterker, de zee niet meer rustig en regent het met kracht. Zondag 23 augustus: de nacht is moeilijk en de storm kalmeert niet. Er is zoveel lawaai dat we niet kunnen praten. Het is erg heet. Waar gaan we heen? Maandag 24 augustus: we zijn erg moe. De storm is nog steeds erg gewelddadig. Het water gaat over onze hoofden. We hechten ons aan het vlot om niet in zee te vallen, er verschijnt een vuurbal naast ons. Wat een angst! De bal loopt langzaam en explodeert. We zijn bedekt met vuur ... dan verdwijnt het licht. Dinsdag 25 augustus: ik word wakker. De storm gaat door. Er is een nieuw geluid: het geluid van de zee op de rotsen ... Hier eindigt wat ik noemde <het vlotdagboek> gelukkig gered van de storm. Ik vervolg mijn verhaal. Wat is er gebeurd met de schok van het vlot tegen de rots van de kust, kan ik niet zeggen. Het enige dat ik kan zeggen is dat de dappere IJsman me meenam op het zand, naast mijn oom. Toen probeerde hij te redden wat er nog over was van het vlot. We waren erg moe van deze drie nachten en we hebben geslapen. De volgende dag is het mooi weer. De lucht en de zee zijn erg kalm. Ik zeg het tegen mijn oom dat hij er erg blij uitziet. -Ja, mijn jongen, ik ben gelukkig, heel gelukkig. We zijn aangekomen. - Zijn we klaar met onze reis? - Nee, maar we zijn aan het einde van deze zee die nooit is geëindigd. Nu zullen we op aarde reizen en echt afdalen naar het centrum van de aarde. Ik zie Hans in het midden van vele objecten gerangschikt met de volgorde. Deze man werkte terwijl we sliepen en hij redde veel dingen. Hij redde niet alles: we hebben bijvoorbeeld geen wapens meer; maar we hebben het poeder dat in wapens wordt gebruikt. En dan hebben we nog wat instrumenten en kratten eten. "Nu", zei de professor, "zullen we onze watervoorraad opnieuw doen met de regen die tussen de rotsen is. Ik vraag mijn oom waar we nu zijn. Hij neemt de instrumenten die Hans op een rots heeft geplaatst, hij gebruikt ze, maakt berekeningen, kijkt. Hij wrijft in zijn ogen en kijkt dan weer. Uiteindelijk wendt hij zich tot mij en vraagt mij ook naar mij te kijken. Tijdens de storm, veranderde de wind zeker van richting en bracht het vlot terug. We zijn niet gevorderd, integendeel. - We vertrekken morgen! roept mijn oom uit. Maar voordat ik wegga, wil ik dit land weten waar we zijn. - Laten we naar de ontdekking gaan, oom!

Hoofdstuk 8:

We vertrekken en verlaten Hans, die het vlot repareert. We lopen een lange tijd. Plots zien we een vlakte van botten. Voor onze ogen hebben we het hele verhaal van het dierenleven. We staan voor een verzameling dieren die al eeuwen dood zijn. Mijn oom neemt een naakte schedel in zijn handen en roept: - Axel, Axel! Het hoofd van een man! twintig passen verderop ontdekt hij het lijk van een man ... Deze keer zegt mijn oom geen woord. En ik ben ook stil. Bij elke stap vinden we andere lichamen ... Al deze lichamen van dieren en mannen, wat een verrassende aanblik! Een half uur lang lopen we over deze botten. We bewegen stil, gedreven door nieuwsgierigheid. Dan komen we aan in een enorm bos. Er zijn grote bomen met soorten die vandaag niet meer bestaan. Alleen deze bomen hebben geen kleur ... Ik ben mijn oom onder de bomen. Plots stop ik en ik raak zijn arm aan. Ik zie grote vormen lopen onder de bomen. Het zijn gigantische, levende dieren. Mijn oom kijkt toe. "Kom," zei mijn oom en nam mijn arm. - Nee, oom. We hebben geen wapens en we kunnen niet vechten met deze dieren. We rennen het bos uit en keren terug naar de zee, een voorwerp schijnt op het zand en ik haal het op. Het is een dolk. - Axel, deze dolk is een wapen uit de zestiende eeuw, van Spaanse afkomst. - Maar dit mes kwam niet alleen! iemand kwam hier voor ons! - Ja, een man! - En deze man? - Deze man heeft zeker zijn naam op een rots of op de grond gemarkeerd ... Laten we kijken! We lopen en we zoeken. We komen aan bij de ingang van een duistere tunnel. Plots zien we de twee letters van de fantastische reiziger: - A.S.! zei mijn oom. Arne Saknussemm! Altijd Arne Saknussemm! Ik kijk naar deze twee brieven die daar driehonderd jaar zijn geschreven en ik blijf verrast en stom. Niet alleen kan ik de letters zien, maar ik heb in mijn hand de dolk die deze brieven schreef ... Ik kan geen enkele twijfel hebben over het bestaan van de reiziger en de realiteit van de reis. 'Voordat we de tunnel in gaan, laten we Hans gaan halen,' zei mijn oom. Als we Hans ontmoeten, is het vlot klaar voor vertrek. We zitten op het vlot en we vertrekken. Er is weinig wind en we gaan langzaam vooruit. Eindelijk na drie uur reizen komen we in de buurt van de plaats waar de tunnel is. We verlaten het vlot. We gaan de tunnel in. Maar na zes stappen kunnen we niet vooruit. Een rots daar geplaatst, voorkomt dat we passeren. We moeten opgeven. - Maar dan Saknussemm? "Ja," zei mijn oom, "was Saknussemm gestopt door deze rots? - Nee, het is onmogelijk. Deze rots is er zeker per ongeluk. Het moet worden verwijderd, het laten ontploffen. De IJslandse keert terug naar het vlot om poeder te zoeken en we bereiden alles voor om de steen te laten verdwijnen. We maken een gat waarin we het poeder leggen en we maken een pit met een beetje textiel. De volgende dag, donderdag 27 augustus om zes uur, staan we op. Mijn oom en Hans gaan op het vlot zitten. Ik ga het poeder in brand steken. We berekenen dat de pit tien minuten zal branden; dan zal het vuur in het poeder komen. Dus ik heb tijd om op het vlot te gaan, vind mijn oom en Hans. Alles gaat zoals we zeiden. Ik stap op het vlot en dan vertrekken we. Wat gebeurt er dan? Ik hoor het geluid van de rots niet exploderen. Maar alles verandert van vorm, de rotsen, de zee ... Het vlot beweegt gevaarlijk. We vallen op het vlot. In minder dan een seconde maakt de dag plaats voor de nacht. Een aardbeving komt na de explosie en de zee, als een gewelddadige rivier, neemt ons mee de tunnel in. Ik voel me verloren. Een uur, twee uur, ik weet het niet, gebeurt er zo. We houden onze handen niet om van het vlot te vallen. Plotseling ben ik verrast om een licht in mijn buurt te zien. Het gezicht van Hans licht op: hij slaagde erin de lamp aan te steken. De uren gaan voorbij. Ik kijk naar wat zich op het vlot bevindt: de instrumenten zijn verdwenen, alleen het kompas en de stopwatch blijven over; eten voor een dag .. Maar waarom bang zijn voor de honger als de dood nabij is? Het licht van de lamp verdwijnt. We vallen altijd in de tunnel. Plots stopt het vlot met vallen en in een paar seconden adem ik in. "We gaan omhoog," zei mijn oom. De lamp! Hans zet de lamp aan. "Dat dacht ik," zei de professor. Het water is aangekomen op de bodem van de tunnel en nu gaat het omhoog en we gaan er weer bovenop. Een uur later gaan we altijd snel omhoog. De hitte neemt toe. Wat betekent dat? Geleidelijk kleden we ons uit vanwege de hitte. Ik kijk naar het kompas: ze is gek!

Hoofdstuk 9

Ja, het kompas is gek. De naald beweegt van de ene naar de andere kant en draait, draait constant. We gaan altijd omhoog. We horen explosies. Onder het vlot beweegt het water heftig. En onder het water worden stenen afgewezen. We zijn in de schoorsteen van een vulkaan. Er is geen twijfel mogelijk. Maar deze keer, in plaats van Sneffels, uitgestorven vulkaan, zijn we in volle activiteit in een vulkaan. Ik vraag me af in welke vulkaan we zijn en op welk deel van de aarde we zullen aankomen. Ik weet niet meer wat er de volgende uren is gebeurd. Het geluid van de explosies, het vlot in het vuur en de rook ... Ik open mijn ogen en ik voel de hand van Hans. Ik ben niet gewond. Ik lig op de vloer van een berg. Hans redde me van de dood terwijl ik op de rand van de krater rolde. - Waar zijn we? vraagt mijn oom die boos lijkt om terug op aarde te zijn. We liggen alle drie aan de kant van een berg. Boven onze hoofden, op vijfhonderd voet, opent de krater van een vulkaan die nog steeds vuur spuwt. Aan de voet van de vulkaan zijn groene bomen en wijngaarden beladen met druiven. En verder, de zee, een klein dorp, bergen .... We dalen af van de vulkaan. Onderaan ontdek ik een rivier en storten we onze handen en onze gezichten in het koele water. Er verschijnt een kind. Hij is een arm klein mannetje, erg slecht gekleed. Hij ziet ons, hij is bang. Het is waar dat we bijna naakt zijn. Hans benadert de kleine en mijn oom om hem te kalmeren, zegt hem in het Duits: - Wat is de naam van deze berg, mijn vriend? Het kind antwoordt niet. Mijn oom stelt dezelfde vraag in het Engels. Het kind antwoordt niet. - Is hij zo dom? vraagt de leraar. En hij stelt dezelfde vraag in het Frans. Dezelfde stilte van het kind. "Laten we het Italiaans proberen," zei mijn oom. Dove noi siamo? "Stromboli", antwoordt het kind. Stromboli! we zijn in de Middellandse Zee en deze bergen, in de verte, zijn Italiaanse bergen. We kwamen bij een vulkaan en we gingen naar buiten door een andere, gelegen meer dan twaalfhonderd leagues van de Sneffels! Na een heerlijke maaltijd bestaande uit fruit en zoet water, gaan we naar het dorp Stromboli. We zeggen niet hoe we op het eiland zijn aangekomen (de Italianen zijn zo bijgelovig!) We zeggen dat we onze boot in de Middellandse Zee verloren hebben. De mensen van Stromboli geven ons kleding en eten. Na achtenveertig uur wachten, 31 augustus, brengt een kleine boot ons naar Messina en rusten we een paar dagen in dit kleine stadje. Op vrijdag 4 september vertrekken we naar Marseille en op 9 september komen we aan in Hamburg. Martha is erg verrast ons te zien en Graüben is heel blij. - Nu dat je een heel belangrijk persoon bent, vertelt mijn verloofde me, we kunnen trouwen, Axel! Ik kijk ernaar. Ze huilt met een glimlach. Tot slot moet ik zeggen dat mijn oom in Hamburg een groot man werd en ik, de neef van een groot man.

Deze reis naar het centrum van de aarde is in alle talen vertaald, alle kranten hebben over dit avontuur gesproken. Mijn oom was echter niet helemaal tevreden. Er was iets onverklaarbaars voor hem, de zaken van het kompas. Op een dag, in zijn kantoor, keek ik aandachtig naar het kompas. Plots schreeuwde ik. - Wat heb je? vroeg mijn oom - Dit kompas, zijn naald geeft het zuiden aan en niet het noorden! Mijn oom keek naar het kompas en schreeuwde. - De naald markeerde aldus het zuiden in plaats van het noorden. Onze fout wordt uitgelegd. Maar welk fenomeen zou dit kunnen produceren? - Zeker de vuurbal, tijdens de storm op de Lindenbrockzee. Ah! zei de professor, barstend van het lachen, dus het was een farce van elektriciteit! En vanaf die dag was mijn oom de gelukkigste van wetenschappers en ik de gelukkigste man, omdat Graüben mijn vrouw werd.